

Le surtitrage, nouvel atout du théâtre romand

SPECTACLE A Genève, La Chaux-de-Fonds, Lausanne, des spectacles joués en persan, néerlandais ou italien cartonnent. Grâce à un usage raffiné et intensif du surtitre, les langues ne sont plus une barrière

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmidoff

Et si le surtitrage, cette pratique qui consiste à projeter un texte sur des écrans plus ou moins discrets, était en train de bouleverser l'offre théâtrale romande? On était au cœur de l'hiver, au bord d'un fleuve glacé, et une foule compacte se pressait au Théâtre du Loup à Genève pour découvrir *Les trois sœurs*, production venue de Sibérie, en langue des signes – maîtrisée par des acteurs russes phénoménaux.

Lubie d'une nuit de blizzard? Ce même spectacle, invité par la Comédie, s'est joué au Loup, à guichets fermés les derniers jours, pendant deux semaines. La même Comédie, plus polyglotte que jamais, vient de vivre des soirées fastes grâce à *Sa façon de mourir*, joué en néerlandais, portugais, anglais et français, par les comédiens belges de la troupe Tg STAN. Inutile de dire que le surtitre a contribué au triomphe de ces variations autour du couple.

Le surtitrage bouleverse la géographie de nos scènes. Le public suisse goûte désormais à toutes les langues théâtrales

Vertus magiques d'un texte succinct, projeté au-dessus de la scène le plus souvent, d'où le nom de «surtitrage». Le Théâtre de Vidy en fait, depuis que Vincent Baudriller en a pris les rênes, en 2014, un usage assidu. Un exemple récent? Début avril, *Una costilla sobre la mesa* de la volcanique Angélica Lidell a fait trembler, pendant dix jours, dans la langue de Cervantes, des assemblées électrisées.

Deux mignardises encore. A La Chaux-de-Fonds, en janvier, les aficionados du Théâtre populaire romand ovationnaient *Summerless*, interprété en persan par les acteurs d'Amir Reza Koohestani. Au Grütli à Genève, les nouvelles directrices Barbara Giongo et Nataly Signaux Hernandez accueillent il y a quelques jours *Quasi niente*, inspiré d'un film de Michelangelo Antonioni – une quête d'identité raffinée, signée Daria Deflorian et Antonio Tagliarini.

L'effet Netflix

Jusqu'au début des années 2000, ces pépites exotiques étaient réservées aux grands festivals, à La Bâtie à Genève, au Belluard à Fribourg, au Zürcher Theater Spektakel à Zurich, observe Dora Kapusta. «Madame surtitrage» en Suisse. Aujourd'hui, elles abondent dans les programmations des institutions pour un public de plus en plus nombreux à répondre à l'appel de leurs auteurs. Comment expliquer cette vague qui n'est pas près de faiblir?

Une retombée heureuse de la globalisation? C'est ce que suggère Dora Kapusta. «C'est l'effet Netflix, sourit Natacha Koutchoumov, qui codirige la Comédie avec Denis Maillefer. Les sous-titres des séries ne dérangent pas, en particulier les nouvelles générations. Une habitude s'est créée, elle profite au théâtre.» «Dans une ville internationale comme Genève, il existe des publics très divers prêts à se mobiliser pour un spectacle si on fait l'effort de s'adresser à eux», complète Barbara Giongo.

Même constat au Théâtre de Vidy, où Vincent Baudriller défend une vision cosmopolite de la scène, en résonance avec une ville de plus en plus polyglotte, note-t-il.

«Le théâtre est un art artisanal, qui se pratique différemment à Berlin ou à Madrid, explique l'ancien patron du Festival d'Avignon. Un spectacle est une

expérience de l'altérité. Quand nous invitons à l'Opéra de Lausanne la troupe de la Schaubühne de Berlin avec son *Richard III* où s'illustre sa star Lars Eidinger, nous lui proposons le choc d'un style de jeu propre à cet espace culturel-là. Les trois soirées ont d'ailleurs été prises d'assaut.»

Le surtitre intégré au spectacle

Sur la même ligne, Natacha Koutchoumov constate que le théâtre, dans sa version contemporaine tout au moins, a changé. «Il n'est plus centré uniquement sur le texte. Le metteur en scène est à la fois plasticien, cinéaste selon le projet, musicien. Il propose un univers sensoriel et intellectuel, dans lequel le surtitrage s'intègre naturellement, comme un élément du spectacle.»

Jouer la carte des langues serait-il alors la panacée pour des maisons toujours soucieuses d'augmenter leurs audiences? «Lorsque nous organisons une semaine grecque, comme l'automne passé, nous attirons une communauté qui ne fréquente pas la maison, souligne Vincent Baudriller. L'ambiance dans le foyer était dingue, entre novices désireux de renouer avec leur culture et habitués.»

«La Nouvelle Comédie qui verra le jour à la rentrée 2020 dans le quartier de la gare des Eaux-Vives misera notamment sur des pièces en langue étrangère, s'enthousiasme Natacha Koutchoumov. C'est fondamental si nous voulons toucher tous les publics, si nous voulons nous affirmer à la fois sur la scène régionale et européenne. Notre souhait est d'ailleurs de sous-titrer nos spectacles en anglais, comme cela se fait à la Schaubühne de Berlin. Mais cet usage a un coût, 20000 francs pour une production. Nous allons chercher des aides pour concrétiser ce projet.»

«Au Grütli, notre mission est de soutenir des compagnies genevoises, rappelle Barbara Giongo, mais nous ne nous priverons pas d'inviter des pièces en portugais, italien, allemand, si elles nous paraissent importantes. L'essentiel, c'est moins la langue que la force de l'œuvre.»

C'est là que le surtitrage devient capital, un art en soi. Pour qu'un spectacle chamboule, au-delà de la barrière de la langue, il faut que la traduction soit ajustée à son objet. «Le rythme est

Che wird am Hals verletzt,
und mein Opa leistet Erste Hilfe.

Che is injured on the neck
and my grandfather gives first aid.



«Gramma. Les trombones de La Havane», un spectacle de Stefan Kaegi, du collectif Rimini Protokoll, surtitré. (UTE LANGKAFÉ)

EN CHIFFRES

3 semaines

Le temps qu'il faut en moyenne selon Dora Kapusta pour créer les surtitres d'une pièce d'une heure et demie.

30%

Le pourcentage du texte intégral projeté en surtitres.

20 000 francs

Le coût pour le surtitrage en anglais d'un spectacle, selon Natacha Koutchoumov.

essentiel, explique Dora Kapusta. Ce qui est traduit représente 30% en moyenne du texte intégral. Il ne faut pas que la traduction accapare l'attention du spectateur au détriment du reste.»

«Beaucoup d'artistes intègrent les surtitres au décor, c'est le cas notamment des acteurs du Tg STAN», relève Barbara Giongo. «Dans un spectacle comme *Sa façon de mourir*, le surtitre devient un élément de jeu, constate Natacha Koutchoumov. Les comédiens regardent ostensiblement les surtitres, quand ils sont en panne de mots, ce qui traduit aussi, à un autre niveau, la difficulté des personnages de traduire les sentiments.»

Le surtitrage est un visa. Les compagnies suisses désireuses de s'expor-

ter ont bien saisi son pouvoir, comme l'observe Philippe Bischof, directeur de Pro Helvetia, la fondation suisse pour la culture dont la mission est d'aider les créateurs à circuler à l'intérieur du pays et à l'étranger. «La demande d'aides financières pour la traduction, de la part des troupes et des festivals, est en augmentation. De là à en déduire que le surtitrage a pour effet d'augmenter les accueils d'une région linguistique à l'autre de la Suisse, c'est difficile à dire.»

Bref, le surtitrage bouleverse la géographie de nos scènes. Le public suisse goûte désormais à toutes les langues théâtrales. A l'avenir, il pourrait même jouir d'un confort supplémentaire. A Vidy, on a pu tester des

lunettes qui inscrivaient les surtitres dans le champ de vision du spectateur – une technique mise au point par la start-up franco-berlinoise Panthea. Côté production, les acteurs helvétiques y recourent régulièrement, malgré son coût, pour conquérir des territoires qui leur étaient jusqu'alors peu accessibles, observe Vincent Baudriller.

Mais la barrière interne demeure, regrette Barbara Giongo. «Si on se presse pour découvrir un spectacle en russe, on rechigne encore à voir une version de *La visite de la vieille dame* venue de Suisse alémanique.» Si performant soit-il, le surtitrage balaiera-t-il un jour cette fatalité helvétique? ■

Dora Kapusta, cette polyglotte que la Suisse théâtrale s'arrache

PARCOURS A la tête de la société Subtext, cette traductrice née à Bienne règne sur le surtitre, en Suisse et en Europe. Elle dévoile les secrets d'un métier qui a de l'avenir



«Aujourd'hui, la technologie est plus sophistiquée et tellement plus légère, ce qui explique aussi la généralisation du surtitrage»

DORA KAPUSTA

gigantesque. Aujourd'hui, la technologie est plus sophistiquée et tellement plus légère, ce qui explique aussi la généralisation du surtitrage.»

Mais à quoi tient l'art de Dora Kapusta, qui à la maison parlait hongrois, fran-

çais, allemand et qui par la suite a appris l'espagnol et l'anglais? «Pour une pièce d'une heure et demie, je compte trois semaines de travail. Il faut d'abord se familiariser avec l'œuvre, en comprendre l'enjeu avant de la traduire dans son intégralité. De cette matière, j'extrait les surtitres, soit 30% du texte original. Dans mon studio, je les projette ensuite sur une vidéo du spectacle. Là commence un travail de couture très fin. Le surtitre doit être comme posé sur la bouche des acteurs.»

Un souffleur particulier

Comme les souffleurs d'antan, Dora Kapusta veille sur le texte en régie. C'est elle le plus souvent qui projette les surtitres, 1500 *slides* en moyenne pour deux heures de représentation. Dans sa cabine, elle a parfois des sœurs froides, quand un acteur saute des répliques ou quand il a un blanc. A ce moment-là, ce Jimmy Cricket des langues obstrue le faisceau lumineux, jusqu'à ce que l'interprète retrouve son sillage.

Le surtitre idéal, dit-elle, c'est celui qu'on oublie. Dora Kapusta s'efface pour que le sortilège des acteurs passe, quel que soit l'idiome. C'est la grâce des fées passe-murailles. ■ A. DF